

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 14 (1923)

Artikel: Froebel et Montessori
Autor: Bellon, Adèle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fröbel et Montessori.

L'école enfantine, celle de votre enfance, à ceux d'entre vous, qui, pour la retrouver, devez remonter avec nous bien avant l'institution de celle d'aujourd'hui, comment vous apparaît-elle dans vos souvenirs ? Y avez-vous été guidés par l'une de ces saintes femmes comme il s'en trouva dans tous les temps, qui compensait par les trésors de son cœur l'à peu près des procédés pédagogiques d'alors, et pourriez-vous dire, avec Edouard Rod, que, comme celle de *Mademoiselle Annette*, votre école enfantine « était une véritable école de Thélème, comme il en existait avant que la pédagogie eut pris rang parmi les sciences, en un temps où la question du surmenage ne se posait pas, où l'alphabet n'était encore qu'un joli livre d'images, où l'on n'inventait pas chaque jour des méthodes nouvelles pour vous apprendre à faire des bâtons » ?

Si oui, laissez-nous vous en féliciter et nous réjouir avec vous de la semence de joie que cette période heureuse de votre petite enfance a certainement déposée en votre âme pour tout le reste de votre vie.

Mais si, au contraire, avec beaucoup d'autres, vous avez gardé de votre école enfantine le souvenir d'un lieu morne et gris, où les cris d'une maîtresse débordée par sa tâche se mêlaient aux réclamations de la clientèle du « banc des ânes », ainsi qu'aux manifestations désordonnées de toute une petite bande indomptée, si vous revoyez les longs bancs où l'on vous rivait à votre ardoise, sans nul souci des besoins de votre organisme en travail, si vos oreilles bourdonnent encore du bruit des objurgations impérieuses par lesquelles on vous sommait d'accepter sans réserve, que 2 et 2 font 4 et b-i = bi, sous peine d'être taloché d'importance, vous admettrez facilement qu'il n'y avait rien, là, qui constituât ce « beau départ auquel,

dit Angelo Patri, l'enfant a droit pour entreprendre le grand voyage de la vie », et que, quoi qu'en dise Edouard Rod, la porte restait largement ouverte à qui introduirait dans l'école enfantine d'alors, le souffle régénérateur des petites plantes que celle-ci semblait prendre peine à étouffer consciencieusement.

I. L' « idée » de Fröbel.

A l'époque à laquelle remontent nos souvenirs d'école enfantine, notre pays ignorait encore tout, ou à peu près de l' « idée » de Fröbel, le pédagogue allemand, qui mourut en 1852, après une longue vie consacrée tout entière à l'éducation de la première enfance.

Et pourtant, Humbert Prince, dans son étude biographique, historique et psychologique de la méthode fröbelienne, à laquelle nous empruntons les renseignements inclus, signale, en 1860, le passage à Lausanne de Mme de Marenhöltz, la grande propagatrice des idées de Fröbel qui, appelée en notre ville par le professeur Raoux, y aurait donné une conférence sur l' « idée » du pédagogue allemand, de même qu'à Neuchâtel et à Genève, où Mme de Portugall inaugurerait en 1864 le premier « jardin d'enfants ».

L' « idée » de Fröbel, vous ne l'ignorez pas, c'est que l'enfant portant en lui-même tous les matériaux de sa vie, il importe de le guider dans son développement par une éducation bien entendue. L'enfant, pour Fröbel, n'est plus la cire molle que l'adulte pétrira au gré de sa fantaisie, il est le préparateur de l'homme, et, à ce titre, il a droit à des soins intelligents et particuliers.

Froebel met donc sur la conscience des parents, de la mère en particulier, qu'il initie lui-même à ses devoirs de première éducatrice de l'enfant, et des maîtres ensuite, ces bourgeons de vie future qu'il ne faut abandonner à aucun degré de leur développement. « Que celui-ci, dit-il, suive un cours progressif et ininterrompu, car que d'écueils et de malheurs ne s'éviteraient pas les parents s'ils considéraient l'enfant à l'égard de tous les degrés qu'il aura à parcourir, sans lui en faire franchir ni dédaigner un seul, s'ils réfléchissaient que le développement de chaque degré successif ne repose que sur le développement complet de chacun des degrés précédents. »

Tout comme l'enfant peut et doit apprendre à marcher sans supports ni lisières, ainsi dit Fröbel, son développement intellectuel et moral peut et doit se faire dans la liberté et la spontanéité.

« Faisons confiance à l'enfant, dit Fröbel, car c'est parce que nous nous confions trop peu à la force intérieure qui agit en lui qu'elle produit si peu de chose : le seul fait de n'en pas user la réduit à rien. »

L'éducation, pour Fröbel, doit reposer tout entière sur le développement de toutes les activités de l'enfant. « Il est nécessaire, dit-il, que l'homme soit dès son plus bas âge excité, encouragé à manifester son activité par les œuvres : sa nature même l'exige. L'activité des sens et des membres du jeune enfant est le premier germe, le bourgeon du travail ». Les jeux de l'enfance, et par jeu Fröbel entend l'activité sous toutes ses formes, en sont les gracieux boutons. Que tout enfant, dans quelque position qu'il se trouve, soit occupé au moins deux heures chaque jour à quelque travail déterminé, propre à développer son activité. « L'enfant qui joue énergiquement, ajoute-t-il plus loin, au point de fatiguer son corps, devient nécessairement un homme robuste, d'autant plus calme et disposé au sacrifice de ses aises et de son bien-être. » « Le jeu, dit-il encore, est dans l'enfant le témoignage de l'intelligence de l'homme. Il est la manifestation vraie de ses aptitudes pour la vie. On doit le regarder comme une chose d'une profonde signification. Toute la vie de l'homme, qu'elle soit sereine ou sombre, paisible ou troublée, active et féconde ou inerte et impuissante, n'en a pas moins sa source dans cette période de l'homme-enfant. » Mais tous les jeux de l'enfant ne sont pas nécessairement favorables à son développement normal. Remis à lui-même, il peut exercer des activités nuisibles à la croissance harmonieuse de sa personnalité. Aussi l'éducation se proposera-t-elle justement pour but de discipliner les besoins d'activité de l'enfant, de l'orienter en un mot, sans parti pris ni système arrêté, vers le développement intégral de son être physique, intellectuel et moral.

Pour répondre au besoin de jeu, ou travail productif de l'enfant, Fröbel créa tout un matériel qu'il caractérisa par les termes de « dons » et « occupations ». Ce matériel sera, à l'école fröbelienne, le principal instrument de travail de l'enfant.

II. La réalisation de l'« idée ».

C'est en 1895, qu'à l'exemple de Genève et Neuchâtel, qui la pratiquaient depuis longtemps, le gouvernement vaudois adopta, sur l'initiative de M. François Guex, alors directeur des Ecoles normales, la méthode fröbelienne pour être appliquée dans les écoles enfantines. Des cours s'ouvrirent cette même année pour la préparation des futures maîtresses, des « jardinières » comme les dénomma Froebel, indiquant assez par le seul choix de ce titre, quelle devrait être la nature de leurs fonctions auprès de l'enfant.

A partir de ce moment, des classes enfantines fröbeliennes s'ouvrirent à Lausanne et dans diverses parties du canton. Aménagées en certains endroits, notamment à Lausanne, d'après les dernières exigences de l'hygiène, on les pourvut du matériel fröbélien.

Elles eurent dès la première heure un programme déterminé, comportant des exercices intuitifs à l'aide du matériel fröbélien, des récits, des leçons de choses, des exercices de langage, de lecture, d'écriture, de chant, de gymnastique, etc.

La lecture et l'écriture, soit dit en passant, sont, à l'école enfantine, d'importation étrangère à Froebel qui, bien qu'ayant enseigné ces deux branches dans ses différentes écoles, n'a pas composé de méthode de lecture proprement dite.

Un poste d'inspectrice pour les écoles de la ville fut créé dès le début à Lausanne, mais après avoir été maintenu durant plus de vingt ans, il fut supprimé ces dernières années pour des raisons d'économie. Cette suppression d'un poste qui s'était imposé d'emblée comme étant de première nécessité, aurait certainement porté grand préjudice à la cause, si le travail consciencieux et le dévouement des maîtresses d'écoles enfantines de Lausanne, n'en avaient heureusement atténué le fâcheux effet.

Par contre, après l'avoir longuement désirée, les écoles enfantines du canton ont obtenu leur inspectrice en 1921. Nous savons que celle-ci a déjà rendu maints services à la cause et que ses visites sont partout d'autant goûtables, qu'elles se sont fait plus longtemps attendre !

Là où il s'en créa, l'école enfantine, « le jardin d'enfants » pour lui donner son vrai nom, marqua l'avènement d'une ère nouvelle dans la vie de l'enfant. Après avoir été trop longtemps celui dont on ne se préoccupait guère et pour qui tout semblait assez bon, il devint tout à coup l'hôte attendu et aimé d'un logis clair, riant et gai, dont il fut aussitôt le centre et où on le traita un peu à la façon d'un petit roi. Quand, dûment averti de tout ce qui l'y attend par une mère fraîche encore de ses souvenirs personnels, l'enfant pâle et tremblant, entre à l'école pour la première fois, l'atmosphère de la salle, les images au mur, la mine souriante et les occupations suggestives de petits camarades groupés autour d'une maîtresse qui n'a rien de l'épouvantail entrevu, ont tôt fait de lui rendre toute sa confiance. Le temps n'est pas loin, soyez-en sûrs, où il demandera à rester à l'école « jusqu'à la nuit noire », et où la seule annonce d'une journée de congé lui fera l'effet d'une désagréable douche froide.

Cela se comprend. L'enfant, tout comme l'adulte, a besoin qu'une place lui soit faite. Or, à de rares exceptions près, l'enfant du peuple, pour ne parler que de celui-ci, ne la trouve pas dans sa famille où ses exigences et ses réclamations exaspèrent le plus souvent une mère trop occupée pour pouvoir mieux faire que le reléguer en le tarabustant dans un coin, parmi des jouets qui finissent par ne lui plus rien dire. Au jardin d'enfants, c'est tout différent. Là, dans une atmosphère chaude de l'apport vivant et joyeux de petits camarades, faits à sa taille, en tous points semblables à lui, il se sent rétabli dans ses droits et n'a plus qu'à jouir.

Sous l'indulgente direction d'une maîtresse préparée à le comprendre, à lui répondre, à l'écouter, son cœur s'ouvre, son corps se développe et son esprit s'épanouit. Le travail même, dans ses formes multiples et toujours adaptées à son âge et à ses moyens, y est pour lui un puissant élément de joie.

Par les nombreux exercices à l'aide du matériel fröbelien, il acquiert sans peine les premières notions de géométrie requises au programme de l'école. De plus, à construire avec les solides, à comparer les formes entre elles, à les grouper en des combinaisons harmonieuses, il développe son goût, aiguise son esprit d'observation, alimente son imagination, intensifie son activité manuelle.

Les travaux manuels, enfilage de perles, broderies, tissages, pliages, découpages et collages, tous aimés par l'enfant sont pour lui, grâce aux résultats qu'il en obtient, une source de satisfactions nombreuses, en même temps qu'une suggestive invite au travail.

Dans les écoles où s'ajoute encore la culture d'un jardinier qui lui appartient en propre et où, selon le désir de Fröbel qui en fait un facteur important de son éducation, l'enfant voit croître et grandir les fleurs qu'il a semées et dont il est l'unique jardinier, rien ne manque à son épanouissement.

Le dessin dans toutes ses formes (dessin libre, dessin d'après nature, dessin décoratif) tout comme le modelage, permet à l'enfant de donner une forme à sa pensée. Il affermit sa main, développe son coup d'œil, éveille son sens esthétique.

Les exercices, toujours concrets, dans lesquels on compte les denrées rapportées du marché, les lettres distribuées par le facteur, les grains jetés aux oiseaux donnent à l'enfant des notions intuitives sur la valeur des dix premiers nombres.

La leçon de choses ouvre un vaste champ à l'activité intellectuelle du petit observateur. Le choix de ses sujets est adapté aux saisons, aux circonstances, et souvent elle prolonge ses lignes par de joyeuses randonnées à travers champs et bois d'où la petite bande rapporte à l'école, avec une ample provision d'air pur et de bonne humeur, la plante en germination, le gland dans sa cupule, l'araignée fileuse qui lui fournit l'occasion de nouvelles découvertes.

L'étude de poésies simples et de mélodies apprises par audition exercent le langage de l'enfant et développent son sens musical. De même, les nombreux jeux gymnastiques assouplissent ses muscles et harmonisent ses mouvements.

Les récits, enfin, occupent une grande place à l'école où ils sont, comme partout ailleurs, la manne par excellence de l'imagination du petit auditeur. Chaque fois que l'occasion s'en présente, la maîtresse se sert de leur moyen pour déposer dans le cœur de l'enfant les premiers germes d'une éducation morale.

Dans l'application qu'ils ont faite des principes admirables du maître, ses disciples ont malheureusement oublié la part réclamée par Fröbel, à l'activité libre et spontanée de l'enfant.

III. Les principes de M^{me} Montessori.

Elle devait leur être rappelée, à cinquante ans de distance, par la voix autorisée de la doctoresse italienne, Mme Maria Montessori, qui publiait en 1907 la *Case dei Bambini*, ouvrage étonnamment suggestif et original que, tous, vous connaissez sans doute, dans lequel, reprenant quoi qu'elle en veuille les idées mêmes de Fröbel, elle réclame que le principe de liberté soit tout spécialement appliqué dans l'école des petits où, en étouffant les actes spontanés de l'enfant, on risque d'étouffer la vie même.

En des formules infiniment plus claires et positives que celles un peu nuageuses et souvent mystiques de Fröbel, la grande pédagogue doublée de la femme de science qu'est Mme Montessori, nous expose « qu'il importe de laisser faire la nature le plus librement possible car, plus l'enfant sera libre dans son développement, plus parfaitement il atteindra ses formes et ses fonctions supérieures ».

« Nous n'avons pas à nous demander comment faire, dit-elle, mais à laisser faire la nature qui règle toutes choses et à nous préoccuper uniquement de la seule question qui devrait être à la base de toute éducation : Comment laisser libre l'enfant ?

» Les premières manifestations psychiques, dit Mme Montessori, doivent être respectées avec une vénération religieuse.

» Le seul acte éducatif vraiment utile sera celui qui aidera à l'épanouissement complet de la vie. »

La maîtresse, pour Mme Montessori, loin d'être comme on l'a comprise dans l'école fröbelienne, l'entraîneuse, la stimulatrice infatigable de l'enfant, deviendra une patiente, une observatrice profonde des phénomènes de vie.

Elle proscritra d'emblée tout acte nuisible à l'enfant lui-même ou à son entourage, mais elle se fera un devoir d'autoriser toute manifestation utile au développement normal de l'enfant, quelle qu'elle soit.

Toutefois, ne nous y trompons pas, « liberté » pour Mme Montessori n'est nullement synonyme « d'abandon ». Bien au contraire. « La liberté, dit-elle, doit nous conduire vers un soin plus positif, plus efficace de l'enfant, puisque dans cette liberté doivent être inclus les principes propres à porter au

maximum le développement individuel, le caractère, l'intelligence, le sentiment de l'enfant ».

« Une méthode d'éducation ayant pour base la liberté, dit Mme Montessori, doit aider l'enfant à la conquérir, l'amener à se révéler lui-même, le conduire dans les voies de l'indépendance.

» Amener l'enfant à se libérer de l'aide d'autrui, stimuler la vie tout en la laissant libre de se manifester, voilà la tâche première de l'éducation. On ne pourrait pas concevoir cette liberté de développement, ajoute encore Mme Montessori si, par sa nature même, l'enfant n'était capable d'un développement organique spontané, si la recherche de l'effort (expansion des forces latentes) et la conquête des moyens nécessaires à sa croissance innée n'existaient pas.

» Pour progresser dans une telle expansion, l'enfant laissé libre dans son activité, doit trouver dans l'ambiance quelque chose d'organisé, en rapport avec son organisation intérieure qui se développe suivant des lois naturelles.

» Le secret du développement de l'enfant est donc tout entier dans l'organisation par lui-même des moyens nécessaires à sa nutrition intérieure. Et c'est dans la satisfaction de cette faim intérieure, que la personnalité enfantine commence à s'organiser et à révéler ses caractères, tout comme le nouveau-né, en se nourrissant, organise son corps et ses mouvements naturels.

» Nous ne devons donc pas nous poser le problème de l'éducation comme la recherche des moyens d'organiser la personnalité intérieure et d'en développer les caractères particuliers, mais uniquement comme le moyen de lui présenter l'aliment qui lui est nécessaire.

» Et pour que les phénomènes psychiques de croissance se manifestent, il faut en préparer l'ambiance d'une façon déterminée en y plaçant les moyens extérieurs d'auto-éducation, directement nécessaires. »

Mais l'homme s'éveille tôt dans l'enfant. « Déjà dans les actes qu'accomplit ce dernier en commun avec l'animal, dit M. de Paeuw, dans son exposé de la méthode Montessori, se révèle ce qu'il y a en lui de spécifiquement humain. »

« L'enfant naît avec un besoin qui le pousse à exercer ses muscles et les organes de ses sens. Cette poussée intérieure

à l'activité est tout particulièrement puissante dans les six premières années de la vie, mais plus encore dans les trois premières où l'enfant développe en grand nombre des tendances et des instincts qu'il faut discipliner et nourrir, sous peine de rendre l'œuvre d'éducation plus difficile ensuite. Car (Fröbel l'indiquait déjà) en dehors de ces périodes, le développement d'une qualité s'accomplit avec moins d'aisance et demande de la part de l'enfant des efforts plus grands. »

Voilà pourquoi Mme Montessori voudrait placer l'enfant le plus tôt possible, vers deux à trois ans déjà, dans une ambiance éducative.

C'est précisément la conception de cette ambiance parfaitement adaptée aux besoins de l'enfant, qui constitue l'originalité de la méthode Montessori, en même temps qu'elle place son auteur au tout premier rang des champions de la pédagogie moderne.

IV. La méthode Montessori.

Dans la technique de sa méthode, basée sur le développement naturel de l'enfant tant physiologique que psychique, Mme Montessori distingue trois parties principales :

1. Le développement de la fonction motrice ou l'exercice du sens musculaire.
2. L'éducation des sens.
3. Le développement du langage.

Le développement musculaire se fait, à l'école Montessori, à l'aide de tous les exercices tendant à développer les mouvements physiologiques : marche, respiration, langage, ou à orienter l'enfant vers les mouvements nécessaires aux actes les plus ordinaires de la vie : s'habiller, se boutonner, lacer, se laver, transporter des objets, balayer, épousseter, etc.

Pour l'éducation des organes des sens, Mme Montessori a composé un matériel didactique scientifiquement éprouvé, visant au développement du toucher, de la vue, de l'ouïe (appréciation des dimensions, des formes, des sons, du poids, du relief, des couleurs).

L'initiation à l'arithmétique, l'étude de la lecture et de l'écriture se font également à l'aide d'un matériel adapté.

Ce matériel, contient en lui-même le contrôle de l'erreur,

permet à l'enfant de s'exercer seul et concentre son attention, ce qui est, pour Mme Montessori, la condition indispensable de l'ordonnance intérieure.

« Le matériel d'auto-éducation, dit Mme Montessori, doit s'offrir aux besoins psychiques de l'enfant comme l'échelle qui, de degré en degré, lui aidera à s'élever. » Sur les degrés de cette échelle doivent être naturellement disposés les moyens de formation supérieure qui seront pour l'enfant le guide méthodique et sûr qui lui remplacera et le maître et la leçon.

Tout comme Froebel, Mme Montessori veut intéresser de bonne heure l'enfant aux choses de la nature, à la culture des plantes, au soin des animaux, parce que, dit-elle entre autres, « quand l'enfant sait que la vie des plantes qu'il a semées, des animaux dont il a la charge dépend du souci qu'il en prend, il s'en préoccupe comme d'une mission qu'il aurait à remplir dans la vie. Entre lui et les êtres vivants dont il a pris la responsabilité, il s'établit une correspondance mystérieuse qui pousse le petit à accomplir, sans l'intervention de l'adulte, certains actes déterminés qui le conduisent à l'auto-éducation. »

Dans l'essai d'application de la méthode Montessori que nous tentons depuis environ deux ans à l'Ecole normale, avec la bienveillante autorisation de M. le directeur Savary, à l'obligeance duquel nous devons d'avoir été pourvues, par le Département, du matériel Montessori et d'un mobilier adapté, nous avons commencé par chercher à acquérir les qualités indispensables, selon Mme Montessori, à quiconque veut pratiquer avec fruit l'enseignement de la liberté, à savoir : le silence, la patience, l'observation et l'effacement.

Le silence, qui laisse agir l'enfant dans le calme et l'isolement intérieurs, sans lesquels aucune concentration véritable n'est possible.

La patience, non pas celle qui consiste à accepter sans broncher les caprices ou les polissonneries de l'enfant, mais la patience du botaniste qui, sachant que toute germination placée dans des conditions favorables à son développement se produira en son temps, ne fait rien pour en hâter le moment.

L'observation, qui suit de tout près les phénomènes de vie psychique afin d'en surprendre les voies multiples et variant d'un enfant à l'autre.

L'effacement, qui met le maître au second plan pour laisser à l'enfant toute sa liberté spontanée d'agir, son initiative et sa responsabilité.

Nous avons dû apprendre, en outre, à distinguer le bien de l'immobilité, le mal du bruit, la paresse de l'inactivité physique momentanée et à accepter qu'une école, bourdonnante ainsi qu'une ruche en travail, mais dans laquelle tous les enfants vont et viennent dans un but déterminé puisse être, néanmoins, parfaitement disciplinée.

C'est dire, que pour nous mettre en accord avec les principes essentiels de Mme Montessori et trouver la réponse qui convient à son « Comment laisser libre l'enfant ? » nous avons dû mourir totalement à toutes les conceptions pédagogiques anciennes, pour renaître peu à peu à une compréhension toute nouvelle de la belle et délicate mission de l'éducation.

Notre rôle actuel, comme celui de toutes les maîtresses Montessori, se borne à créer et à maintenir l'ambiance nécessaire au développement spontané de nos petits, à les initier à l'usage du matériel, à les observer beaucoup pour pouvoir les alimenter mieux dans leurs besoins intellectuels et moraux, à n'intervenir qu'avec prudence et dans les cas seulement où l'enfant, manquant de suggestions personnelles et n'en trouvant pas dans son entourage, attend de nous le léger coup d'aile dont il a besoin pour reprendre son vol.

Nous avons encore à répondre aux questions concernant toutes choses d'ordre conventionnel, que l'enfant ne peut pas découvrir par lui-même, et par-dessus tout, à attendre, sans rien faire, ni rien dire qui en trouble intempestivement les manifestations, que se produisent les réactions, toujours lentes, du petit être en voie de développement.

Sans prétendre avoir fait de notre école une « Maison des enfants » du genre de celles que nous avons vues en Italie et au Tessin, nous l'avons cependant aménagée de façon qu'elle soit, pour l'enfant, le milieu dans lequel il puisse exercer seul toute son activité.

Le matériel d'auto-éducation est rangé tout autour de la salle, à portée de sa main ; il appartient à l'enfant qui peut en disposer à son gré, aussi longtemps qu'il en éprouvera le besoin, mais il est sous sa responsabilité et il a seul le soin de le remettre en place lorsqu'il en a fini ou qu'arrive l'heure de quitter l'école.

Dès l'entrée en classe, chaque enfant se livre spontanément à l'activité de son choix.

Celui-ci, les yeux perdus, comme hanté par l'idée fixe, nous salue à peine et s'en va aussitôt recommencer l'exercice dans lequel il s'absorbait hier. Celui-là a déjà ouvert son livre et le « Bonjour! pinson! » qui éclate tout à coup, ou la joyeuse envelopée d'une gamme nous renseigne sur la page à laquelle il est arrivé. Tel qui n'avait manifesté jusqu'ici aucun goût pour les exercices pratiques entreprend aujourd'hui, brosse ou plumeau en main, un consciencieux nettoyage du matériel et des rayons qui pourrait bien marquer pour lui le commencement de la sagesse. Tel autre change l'eau des fleurs ou rafraîchit un vieux bouquet. Ici, quelqu'un déchausse un tout petit, ou s'escrime à défaire un nœud dûment serré par des mains maladroites.

Là, des groupes se forment, des conversations s'engagent sur un bourgeon fraîchement ouvert, un escargot ou un papillon apporté par l'un d'eux...

C'est, dans la salle, un bruit d'allées et venues, un boudonnement qui dans les premiers temps nous inquiétait et nous faisait nous demander, perplexes, s'il n'y aurait pas lieu d'intervenir pour envoyer chacun à sa place et à son travail.

Mais peu à peu, brosse et plumeau sont remis en place, les allées et venues diminuent et tout le petit monde se fixe dans une activité plus harmonieuse, qui pourrait durer longtemps, parfois, si la cloche et les bruits extérieurs n'y mettaient malheureusement un terme.

Ceux qui s'expliquaient tout à l'heure se sont groupés pour faire un exercice de calcul ou d'appariement des couleurs. Dans ce dernier cas, l'un d'eux, placé en pleine lumière, tient entre ses doigts une bobinette recouverte d'un fil de couleur qu'un camarade regarde sans rien dire et dont il aura à chercher la sœur parmi toutes les autres éparses sur l'une des petites tables.

Un enfant qui vient de passer seul aux exercices de multiplication, explique gravement à un camarade qu'il sait maintenant les + qui sont les additions, les — qui sont les soustractions et les × qui sont les multiplications, tandis que sa voisine qui interprétait dans le secret des phrases du genre de celle-ci :

« A quel étage habites-tu et que voit-on par la fenêtre de ta chambre à coucher ? » s'en vient, radieuse, expliquer à sa maîtresse qu'elle n'habite pas un seul étage, mais toute une petite maison, et qu'elle voit son jardin de sa chambre à coucher.

Un grand qui a longtemps contourné les formes géométriques des encastrements plans, les reproduit de mémoire au tableau noir. Près de lui une fillette de cinq ans, perchée sur sa chaise, dessine toute une scène à l'intérieur d'un grand hexagone qu'elle a tracé à main libre au tableau noir. Avisant tout à coup un enfant qui les yeux bandés s'en va, titubant, exécuter à sa place un exercice du toucher avec les étoffes, la petite saute de sa chaise, prend l'aveugle par la main, le conduit à sa place et, l'ayant installé, reprend son travail sans autre.

Tout cela s'accomplit dans des alternatives de bruit plus intense et de calme parfait. Mais, peu à peu, pour autant que l'ambiance existe et que la liberté d'agir est plus complète, nous voyons naître et se développer chez nos petits, des habitudes de travail plus suivi, ce calme, cet effort d'attention, cet ordre intérieur, cette obéissance et cette bonne volonté que Mme Montessori signale comme étant les fruits assurés de la vraie liberté.

Aux premiers degrés de son développement, l'enfant reste en contact étroit avec son entourage. Il aime à être encouragé, suivi, et, dans ce but, il apporte volontiers à sa maîtresse le résultat de son travail et de ses efforts. Mais le moment arrive où, tout comme l'individu normal mange à son appétit, sans nul besoin qu'on l'y entraîne ou qu'on l'en félicite, l'enfant qui peut en toute liberté donner satisfaction à ses besoins intellectuels en éveil, le fait sans plus se soucier d'encouragements ni d'éloges. A partir de ce moment, il s'en ira seul à la conquête des connaissances nouvelles et son développement intellectuel suivra une ligne régulièrement ascendante. Les arrêts plus ou moins prolongés qu'il aura à subir du fait de sa croissance physique, loin de lui porter préjudice seront, au contraire, les reculs nécessaires au rééquilibre de ses forces, les étapes qui lui permettront d'avancer ensuite d'un pas plus déterminé et plus sûr.

A l'école Montessori l'enfant ne connaît ni aigreur, ni fausse

émulation, ni propre justice bien que, du fait même de la liberté de travail, les chemins y varient plus que partout ailleurs. Celui qui a peu reçu s'y livre tranquillement à sa petite besogne auprès d'un camarade qui, mieux doué, avance à pas de géant, car il en est de leur développement intellectuel à tous deux, comme de leur croissance physique qui se fait à leur insu et dont ils ne sauraient tirer, par conséquent, ni vanité, ni amertume.

Bien au contraire, entre tous ces enfants aux besoins divers à qui l'on reconnaît le droit de se manifester dans toute la vérité de leur nature particulière, sans crainte de se voir jamais opposés les uns aux autres, ou forcés de se hausser au niveau les uns des autres, il se crée peu à peu une atmosphère de support, de respect réciproques, d'entr'aide, de courtoisie et de bonté qui, mieux que toutes les suggestions extérieures, pénètre en leur cœur pour y établir la base solide d'une véritable éducation morale.

C'est à l'école de la liberté, telle que l'entend Mme Montessori, que se révèle toute la vérité des paroles de Fröbel, citées plus haut. Parce qu'on y fait confiance à l'enfant, la force intellectuelle et morale qui agit en lui s'y manifeste en des réactions qui sont toutes à la confusion de ceux qui s'obstinent à considérer l'enfant comme une non valeur, aussi long-temps que l'adulte ne lui a pas donné sa raison d'être et sa forme.

Deux petits nouveaux venus se disputent-ils bruyamment un objet du matériel ? un grand silence s'établit aussitôt et de plus raisonnables s'en vont séparer les combattants en leur expliquant « qu'ici c'est l'école du travail, pas celle de la guerre », Un enfant s'est-il fait mal ou pleure-t-il pour une raison ou pour une autre ? vite de bons samaritains vont s'enquérir de son cas pour le consoler et lui abandonner qui sa pomme, qui son chocolat. Un grand a-t-il bousculé un petit ? son crime lui est reproché sous des couleurs telles qu'il n'a rien à faire qu'à cacher sa honte et à s'en aller pleurer dans un coin.

Quelqu'un renverse-t-il le pot des fleurs ou abîme-t-il involontairement un objet du matériel ? loin de commencer par en avertir à grand bruit la maîtresse qui a soin de rester toujours absolument étrangère aux manifestations de son petit

monde, bien qu'en réalité elle n'en perde aucune, on s'informe dans le plus grand calme des causes de l'accident, on le répare à qui mieux mieux. S'agit-il d'une chose plus grave, on accompagne son auteur auprès de la maîtresse pour lui expliquer qu'« il » ne l'a pas fait exprès, qu'« il » emportera cela à la maison pour le raccommoder ou demandera de l'argent à son papa pour le remplacer, ce qui se fait toujours, dans la mesure du possible.

Et tout cela n'est pas particulier, croyez-le, à tel ou tel essai d'éducation libre. Il suffit de lire Mme Montessori ou n'importe laquelle de ses disciples, qu'elle soit Italienne, Française, Anglaise ou Américaine, dans l'exposé de ses expériences personnelles, pour se convaincre que les fruits de la vraie liberté sont partout les mêmes et qu'ils se produisent invariablement sous forme de discipline intérieure, de maîtrise de soi, d'activité joyeuse de l'esprit, de travail intellectuel plus intense et plus sûr.

Ceci dit, il est aisé de démontrer que l'Ecole enfantine dont l'utilité est encore si souvent discutée à cette heure, a cependant, de l'avis même des deux grands pédagogues cités plus haut, pour ne parler que de ceux-là, sa mission très importante et bien déterminée à remplir dans l'éducation de l'enfant, à un âge où il y aurait tout autant de danger à l'abandonner à lui-même qu'à l'introduire dans un milieu scolaire qui ne serait pas encore fait pour lui.

L'enfant de 5 à 6½ ans qui constitue l'élément de l'école enfantine n'est pas l'enfant de l'école primaire. Il n'est, par rapport à ce dernier, qu'un petit être embryonnaire auquel il faut laisser le temps de croître et de se réaliser dans le sens qui lui est propre avant de l'orienter, de parti-pris, dans une voie déterminée.

C'est donc bien à l'école enfantine qu'il appartient d'être « ce Jardin » rêvé par Fröbel, où l'action spontanée et libre prédomine, où l'éducation et le développement soient mis au tout premier plan, afin que la petite plante humaine y puisse croître et grandir, conformément aux lois de sa nature, dans le développement harmonieux de son être physique, intellectuel et moral.

ADÈLE BELLON.

Lausanne, le 5 mars 1923.

